

Thomasson, A. (2015), *Ontology Made Easy*, Oxford : Oxford University Press, 345 p.

Grégoire Lefftz*

C'est bien par l'audace de sa proposition que *Ontology Made Easy* se présente comme un livre remarquable : il se propose en effet de bouleverser la méthode employée en ontologie contemporaine de tradition analytique. Il s'inscrit ainsi dans un mouvement plus général de renouveau qui, depuis quelques années, cherche à trouver à celle-ci d'autres procédés et d'autres objets que ceux qui l'ont occupée durant le dernier demi-siècle¹. De ce mouvement, Amie Thomasson était déjà une figure éminente² ; par cette nouvelle publication elle semble à présent en prendre la tête.

Le projet général du livre consiste à défendre une méthode inspirée de Carnap en ontologie, par opposition à celle qui domine aujourd'hui et que l'on pourrait considérer comme inspirée de Quine. Cette ontologie « néo-quinienne » pose la question de l'existence de divers objets, tels que les nombres, les objets ordinaires, les sommes méréologiques, etc. La méthode qu'elle emploie pour tenter de les

* L'auteur est étudiant au doctorat (Université Paris-IV Sorbonne).

¹ On pourra ainsi se souvenir de l'ensemble de textes publié par D. Chalmers, D. Manley & R. Wasserman (2009), *Metametaphysics : New Essays on the Foundations of Ontology*, Oxford : Oxford University Press ; ou plus récemment, de la publication dirigée par F. Correia & B. Schnieder (2012), *Metaphysical Grounding : Understanding the Structure of Reality*, Cambridge : Cambridge University Press.

² Son livre intitulé *Ordinary Objects* (Oxford : Oxford University Press), publié en 2007, annonçait déjà à bien des égards cette vague de renouveau ; contribution confirmée d'ailleurs par sa participation au volume dirigé par Chalmers, Manley et Wasserman, avec l'article "Answerable and Unanswerable Questions", p. 444-471.

résoudre repose sur l'idée qu'il n'y a aucune différence nette entre de telles questions d'ontologie et les questions propres aux sciences naturelles. Il s'agit donc de formuler la « meilleure théorie » (étant entendu qu'il n'y a pas de consensus sur ce que cela signifie précisément) : les entités qu'elle suppose seront alors considérées comme les seules à exister³.

L'approche néo-quinienne a [...] créé toute une industrie philosophique, historiquement inédite : celle consistant à “formuler une ontologie”, à défendre des positions détaillées sur le point de savoir quelles choses existent (et quelles choses supposées devraient être “éliminées”), en raison principalement de la capacité de la “théorie” à préserver mieux que ses rivales des vertus théoriques telles que la simplicité de l'ontologie et de l'idéologie, le pouvoir explicatif, et l'adéquation empirique⁴.

Loin de produire des théories convergentes, cette industrie a donné lieu à la croissance incontrôlée de positions rivales, entre lesquelles les philosophes s'avèrent incapables de trancher. Pour Thomasson, c'est l'indice que cette manière de procéder était, dès le départ, fourvoyée.

Elle lui oppose donc une méthode néo-carnapienne, que la première partie du livre explique et développe (chapitres 1 à 5), et que la deuxième partie s'attache à défendre contre des objections courantes dans le débat contemporain (chapitres 6 à 10).

Le premier chapitre adopte ainsi une perspective explicitement historique : il s'agit d'exposer la position de Carnap et d'examiner l'évolution de son interprétation dans la seconde moitié du XX^e siècle. Le texte séminal est ici l'article intitulé « Empirisme,

³ Cette méthode tire son inspiration de l'article célèbre de Quine, “On What There Is”, in *From a Logical Point of View* (Cambridge: Harvard University Press, 1980). Il importe toutefois de parler d'ontologie *néo*-quinienne : le souci de Quine n'était pas de donner lieu à d'interminables disputes métaphysiques, mais au contraire de les apaiser, en montrant qu'elles sont déjà réglées par la meilleure théorie dont nous disposons (e.g. les nombres existent, parce que notre arithmétique quantifie sur des termes de nombres ; il n'y a pas lieu de débattre davantage).

⁴ Thomasson, *Ontology Made Easy*, p. 3 ; nous traduisons.

Sémantique et Ontologie»⁵. Carnap y distinguait les « questions internes », que l'on peut résoudre par une simple enquête empirique (e.g. « y a-t-il une pomme sur cette table ? »), des « questions externes », qui ne sont pas susceptibles de recevoir une réponse aussi directe (e.g. « y a-t-il des objets matériels ? »). Les questions externes relèvent en effet du choix du langage que nous utilisons pour décrire la réalité. Nous pourrions employer un vocabulaire purement phénoménaliste, de sorte que nous décririons le monde en termes de taches de couleur dans notre champ d'expérience ; mais il est plus commode d'adopter le langage objectiviste des objets matériels. Ce langage une fois adopté, on pourra l'utiliser pour résoudre diverses questions internes. Les débats métaphysiques apparemment « substantiels » découlent alors de la confusion par laquelle on prend une question externe pour une question interne : on demande s'il y a des objets matériels (ou des nombres, ou des ensembles, etc.) comme s'il existait une réponse cachée quelque part, alors qu'il s'agit seulement d'une convention que nous pourrions choisir d'adopter ou non.

Dans la suite du chapitre, Thomasson sépare cette position carnapienne des deux erreurs que la tradition interprétative lui a, à tort selon elle, imputées. La première consiste en une accusation d'*antiréalisme* : la thèse carnapienne supposerait que l'existence de certains objets dépende de nos stipulations. Mais, répond Thomasson, Carnap fait seulement cette observation presque triviale qu'afin que nous puissions poser une question d'existence significative, les termes de la question doivent être gouvernés par des règles d'usage : d'où la nécessité de choisir un langage. La question une fois posée, il ne s'ensuit pas que la réponse est vraie ou fausse relativement à ces seules règles : elle l'est pour tous les langages, car elle est déterminée par le monde. Quant à la deuxième accusation, elle impute à Carnap d'être obligé d'admettre la « dispersion du quantificateur » (*quantifier variance*), selon laquelle les débats ontologiques sont de faux débats, parce que les interlocuteurs y emploient le verbe « exister » en des sens différents. C'est sur cette idée que se sont concentrées les discussions des dernières années autour de l'opportunité d'une ontologie néo-carnapienne ; c'est sur

⁵ «Empiricism, Semantics and Ontology», 1950, in *Meaning and Necessity*, 2nd edition, Chicago: Chicago University Press, 1956.

celle-ci encore que les défenseurs de l'ontologie néo-quinienne ont concentré leurs critiques⁶. Thomasson montre qu'il s'agit là d'une méprise sur le cœur du débat : Carnap n'a simplement pas besoin de défendre la « variation du quantificateur » (et, de fait, il ne la défend pas).

Dans les chapitres 2 à 5, Thomasson s'attache ensuite à moderniser l'approche carnapienne, pour l'adapter aux débats contemporains. En résulte ce qu'elle nomme l'approche « facile » en ontologie, qui se fonde sur cette règle (où « K » désigne un terme de sorte, comme « chien » ou « table ») :

(E) Les K existent ssi les conditions d'application actuellement associées à « K » sont remplies.

Supposons que la règle d'application du concept courant de « table » soit que des particules se trouvent arrangées « en forme de table » (*tablewise* dit le jargon en usage dans la littérature). Alors il suffit d'entrer dans un restaurant pour savoir qu'il y a des tables, et le débat métaphysique entre les éliminativistes à propos des objets ordinaires et leurs défenseurs n'a plus lieu d'être. L'idée de Thomasson est que (E) épuise le sens du concept d'existence : elle défend ainsi un « déflationnisme » quant à cette notion. Ce critère est motivé par le fait que nous ne possédons rien d'autre que le sens courant de nos concepts : vouloir changer leurs règles d'usage, c'est changer les termes de la question. Dès lors, on a beau nier qu'il existe des objets ordinaires, ou des nombres, ou des personnes, cela ne change rien au fait que ces choses-là existent *au sens où on l'entend couramment*.

De ce déflationnisme quant à la notion d'existence, Thomasson tire alors deux conséquences. Sur le plan ontologique s'ensuit un « réalisme simple » : les objets dont l'existence est disputée par les métaphysiciens néo-quinieniens existent à chaque fois que les conditions d'application des termes qui les désignent sont remplies. Au niveau méta-ontologique s'ensuit à nouveau un « déflationnisme » : les débats concernant les questions d'existence, reposant sur des questions « internes », peuvent être résolus par des moyens empiriques ou

⁶ La thèse de la variation du quantificateur a été défendue par E. Hirsch, "Quantifier Variance and Realism", in E. Sosa & E. Villanueva, eds., *Realism and Relativism*, Oxford : Blackwell, 2002, 51-73 ; elle est notamment critiquée par Ted Sider dans son article "Ontological Realism", in Chalmers, Manley & Wasserman, *op. cit.*, 384-423.

conceptuels, c'est-à-dire que ce sont des questions « faciles » au sens technique qu'emploie Thomasson, ne réclamant aucun pouvoir de connaissance spécifiquement métaphysique, qui serait par nature suspect.

Thomasson consacre enfin les chapitres 6 à 10 à répondre de manière technique à diverses objections adressées au type de déflationnisme méta-ontologique qu'elle défend, dans un débat trop détaillé pour qu'on puisse en proposer ici autre chose qu'un aperçu. Cette partie offre ainsi un véritable panorama du débat contemporain, et nous confronte de manière stimulante à des philosophes aussi divers que T. Williamson, J. Schaffer, T. Hofweber ou encore T. Sider. Cette discussion est d'autant plus intéressante que Thomasson se distingue par la clarté et la précision de son argumentation, la pertinence de ses exemples, et surtout l'intelligence avec laquelle elle sait repérer ce qui constitue dans chaque cas, au-delà des détails techniques, le noyau même du problème philosophique.